

## CONCLUSION

[Catherine Larrère](#), [Rémi Beau](#)  
*in Rémi Beau et al., Penser l'Anthropocène*

Presses de Sciences Po | « Académique »

2018 | pages 523 à 542

ISBN 9782724622102

DOI 10.3917/scpo.beaur.2018.01.0523

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/penser-l-anthropocene---page-523.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Conclusion

---

Catherine Larrère, Rémi Beau

Nos sociétés ne sont certes pas les premières à s'être préoccupées des questions environnementales, mais la place qu'occupent celles-ci, depuis une cinquantaine d'années, est sans précédent. Conférences internationales, ministères spécialement consacrés, mobilisations diverses au sein de la société civile : le souci environnemental est sur le devant de la scène.

Comment dire cette importance ? Quel nom lui donner ? Comme en témoigne le célèbre article de Lynn White Jr, « The historical roots of our ecological crisis », publié en 1967 dans la revue *Science*, le terme d'abord retenu a été celui de « crise » – environnementale ou écologique. Mais s'il indique bien la gravité et l'étendue des problèmes (il ne s'agit pas d'un dysfonctionnement mineur et limité), il suggère également leur caractère temporaire : une fois la crise résolue, on revient, sinon à l'état antérieur, du moins à une situation plus normale. Or, depuis les années 1960, il faut bien admettre que, s'il y a pu y avoir des corrections, ou même des améliorations sur certains points, globalement, la situation, loin de se stabiliser, se détériore de façon accélérée. Par ailleurs, parler de crise environnementale, comme on le fait également de crise financière, ou économique, c'est laisser entendre qu'il s'agit d'une crise sectorielle. Les questions environnementales viendraient-elles s'ajouter à un tableau des difficultés déjà bien chargé ? Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les politiques publiques ont l'ambition d'articuler l'économie et le social ; la déclaration du Sommet de la terre à Rio en 1992 a ajouté un troisième pilier,

celui de l'environnemental. Mais si, pour beaucoup, le développement durable s'est révélé décevant, c'est bien parce qu'il s'est borné à rajouter des contraintes environnementales à une voie déjà tracée, alors que la gravité des questions environnementales demande que l'on requalifie globalement la situation, pas que l'on se contente de prendre en considération une caractéristique supplémentaire.

D'où le succès de l'Anthropocène : il nomme notre situation actuelle, qualifiée, dans sa globalité, par la place que les humains occupent sur terre. Nous ne sommes pas dans une crise passagère, nous n'affrontons pas un problème sectoriel, nous nous trouvons dans une situation qui a globalement changé, et le changement est massif, durable et peut-être, à l'échelle humaine du moins, irréversible : nous avons changé d'époque. Les manifestations les plus marquantes de ce changement sont liées à des phénomènes climatiques (hausse des températures, sécheresses ou inondations, accentuation de phénomènes extrêmes comme les ouragans, élévation du niveau des mers, etc.) mais pas seulement : c'est l'ensemble de la vie sur terre qui se trouve modifiée. L'Anthropocène est ainsi l'horizon de référence pour comprendre les temps présents : ce qu'il en est de la condition humaine et, plus généralement, des formes de vie sur terre. Et c'est bien dans cette perspective que se placent de nombreuses contributions de ce volume : il s'agit d'explorer une époque nouvelle. L'Anthropocène est le nom de la globalisation des questions environnementales, il en marque la reconnaissance.

Mais cette manière de nommer la façon dont le monde a changé est extrêmement ambiguë, comme le disait Philippe Descola dans sa conférence d'ouverture : « Humain, trop humain ». Humain, l'Anthropocène l'est indiscutablement : si changement d'époque il y a, c'est en conséquence d'actions humaines. Le qualificatif d'Anthropocène aurait été proposé dès le début des années 1980 (avant donc la mise au premier plan des questions climatiques), par Eugene Stoermer, écologue de l'université du Michigan, spécialiste des diatomées marines, en référence aux manifestations de plus en plus massives des transformations induites par l'impact des actions humaines sur terre<sup>1</sup>. *Trop* humain, l'Anthropocène ? Au sens d'excessif, certainement : le poids des humains détériore la situation, perturbe les grands cycles terrestres, et c'est bien ce dont parle l'Anthropocène. D'une période – l'Holocène –

---

1. Rapporté par Donna Haraway, *Staying with the Trouble. Making Kin with the Chthulucene*, Durham (N. C.), Duke University Press, 2016, p. 44.

caractérisée par une grande stabilité des conditions climatiques, nous sommes passés à des conditions de grave instabilité. Mais *trop* humain, l'Anthropocène l'est aussi en ce sens qu'il ne dit pas seulement l'importance de l'humain, il le dit de telle façon que l'on ne parle plus que de cela. Il n'est pas seulement humain, il est surtout anthropocentrique : il l'est de façon « éhontée » (« *brazenly* »), selon J. Baird Callicott. Celui-ci est bon connaisseur en la matière : c'est un des pères fondateurs des éthiques environnementales américaines des années 1970, qui se sont précisément affirmées contre l'anthropocentrisme. Pourtant, dans l'article qu'il consacre à l'Anthropocène<sup>2</sup>, il se voit obligé de reconnaître, comme il l'a fait dans son dernier livre, que, du fait de la globalisation des questions environnementales, « nous avons besoin d'une éthique de la terre anthropocentrique<sup>3</sup> ».

Tel est bien le paradoxe de l'Anthropocène. Humain, il l'est certes, au point d'avoir des conséquences éthiques : les humains font bien partie de cette condition terrestre dont nous devons nous soucier. Mais, avec l'Anthropocène, l'humain se dit d'une façon qui va à l'encontre des intentions de la plupart de ceux qui ont introduit le terme, qu'ils soient du côté des sciences dites dures (géologie, biologie, écologie, sciences du système Terre) ou des sciences humaines, au point de conforter les formes les plus classiques d'un anthropocentrisme que tout les portait à contester. Telle est du moins la piste que nous voudrions suivre pour essayer de comprendre pourquoi, depuis que le terme a été introduit, nombre de ceux qui devraient s'y rallier (l'importance globale des questions environnementales est enfin reconnue) sont de plus en plus portés à s'en éloigner.

### Un anthropocentrisme qui va à l'encontre de la démarche scientifique

« Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui<sup>4</sup> » : en concluant de la sorte *Tristes tropiques*, Lévi-Strauss ne fait que reprendre l'héritage scientifique de la modernité

---

2. J. Baird Callicott, « Environmental ethics », article à paraître dans une encyclopédie de l'Anthropocène, communiqué par l'auteur.

3. J. Baird Callicott, « We need an anthropocentric Earth ethic », *Thinking Like a Planet. The Land Ethic and the Earth Ethic*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 237.

4. Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 443.

occidentale. Depuis au moins le xvii<sup>e</sup> siècle, le monde qu'étudie la recherche scientifique déborde l'homme de toutes parts : dans le temps comme dans l'espace. C'est ce qui effraie Pascal : l'infiniment grand comme l'infiniment petit nous sont rendus accessibles par le télescope ou par le microscope : on n'y voit point d'hommes. Les très fortes querelles qui ont marqué, au xviii<sup>e</sup> siècle, les efforts pour dissocier l'histoire de la Terre de la chronologie biblique<sup>5</sup>, ne provenaient pas seulement de résistances religieuses, elles s'expliquaient aussi par un anthropocentrisme profondément ancré : notre histoire, pensons-nous volontiers, est celle du monde. Découvrir que le monde n'a pas besoin de l'homme pour exister et subsister est une constatation scientifique qui va à l'encontre de nos convictions les plus communes.

Les grandes blessures narcissiques qui, comme le rapporte Freud, ont été imposées à l'humanité, l'ont été par des démarches scientifiques, qu'il s'agisse de la découverte copernico-galiléenne que la terre n'est pas au centre du monde, de la théorie darwinienne qui retire l'espèce humaine de son statut exceptionnel, pour en faire un résultat parmi d'autres de l'évolution, ou, de celle dont Freud lui-même proclame avoir été le héraut : l'homme n'est pas le maître conscient de lui-même, il est très largement agi par son inconscient. Faut-il voir dans l'Anthropocène, comme le disent certains, une quatrième blessure narcissique, qui met définitivement en question l'idée de l'impact bénéfique des actions humaines sur terre<sup>6</sup> ? Bien loin de vivre harmonieusement avec la terre, l'humanité, dans son développement, ne protège pas la terre, elle la détruit.

Et telle est sans doute, l'intention des promoteurs de l'appellation. « L'Anthropocène n'est pas "l'ère des humains", c'est une ère de crise », déclarent Claude Lorius et Laurent Carpentier dans un livre à l'intention du grand public<sup>7</sup>. Il n'y a vraiment pas de quoi être fier de la place que l'Anthropocène donne aux hommes : c'est assis sur un monstrueux tas d'ordures qu'ils peuvent contempler les effets de leurs actions. Il n'empêche : l'appellation flatte

5. Notamment par Buffon qui « libère la géologie de la Bible » dans sa *Théorie de la terre* de 1749 (Jacques Roger (éd.), *Buffon*, Paris, Fayard, 1989, p. 135-151).

6. Emar Alvater, « The Capitalocene, or, Geo-engineering against capitalism's planetary boundaries », dans Jason Moore (ed.), *Anthropocene or Capitalocene, Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, Oakland (Calif.), PM Press, 2016, p. 140.

7. Claude Lorius, Laurent Carpentier, *Voyage dans l'Anthropocène*, Arles, Actes Sud, 2010, p. 81.

le narcissisme de tous ceux qui se plaisent à entendre parler des humains et à les voir placés au centre du monde. Et c'est bien ce que fait l'appellation d'Anthropocène : l'homme y est, comme disait déjà Protagoras, « la mesure de toutes choses<sup>8</sup> ».

Cela n'a donc rien de nouveau. Traditionnellement, les organes humains ont servi d'étalons de mesure (c'est encore le cas dans les pays anglophones) : le pied, le pouce, la coudée. L'homme met en forme l'espace sur lequel il se projette : une lieue correspondait à la distance parcourue en une heure. Simplement, avec l'Anthropocène, l'échelle a changé, c'est la terre entière que nous modelons à notre mesure. C'est au niveau des temps géologiques que nous nous plaçons, en donnant notre nom à une époque terrestre.

Mais c'est en faire apparaître la démesure, ou, plutôt, la disproportion. Après le Pléistocène et l'Holocène, l'Anthropocène devrait être la troisième époque d'une ère quaternaire, qui a commencé il y a 2,5 millions d'années. Suivant le début qu'on lui assigne (révolution industrielle, ou Grande Accélération d'après 1945) l'Anthropocène a entre deux siècles et soixante-dix ans (ou tout au plus quatre cents ans, si on le fait démarrer, comme le proposent Simon Lewis et Mark Maslin, avec l'arrivée des Européens en Amérique) : la disproportion avec la durée globale du Quaternaire est flagrante.

Mais, comme le fait remarquer Callicott, c'est déjà le cas avec l'Holocène. On fait débiter celui-ci il y a environ douze mille ans. Là aussi la disproportion est énorme : entre le Pléistocène et l'Holocène, le rapport est, comme le calcule Callicott, de 99,995 % à 0,005 %<sup>9</sup>. Il y a là de quoi réfléchir. Il a fallu, dit-on, entre trente ou quarante ans pour que les géologues acceptent que soit désignée une époque toute nouvelle, le bien nommé Holocène (de *holos*, « tout », et *kainos*, « nouveau », en grec). On aimerait connaître les arguments de ceux qui s'y sont opposés. Ont-ils fait valoir la disproportion des durées ? Ont-ils mis en avant que si l'on s'en tenait à la seule histoire de la Terre, il n'y avait aucune raison de mettre à part ce qui ne représentait qu'une période interglaciaire parmi d'autres ? Ce sont en effet les conditions climatiques (températures plus élevées, sans grandes variations) qui ont permis la diffusion de l'agriculture et l'apparition, comme acteur historique, d'une humanité qui, comme espèce, avait jusque-là évolué très lentement. En ce sens, l'Holocène, c'est déjà l'ère de

8. Selon Platon, *Théétète*, 151 a.

9. J. Baird Callicott, « Environmental ethics », art. cité.

l'humain : non du fait de ses traces repérables, mais parce que c'est la considération de l'histoire humaine et l'importance qu'on y attache qui poussent à singulariser cette période.

Faire de l'homme la mesure de toutes choses, tout voir avec les yeux et les mesures des hommes expose à des déformations anthropomorphes. Selon Platon, l'anthropocentrisme de Protagoras expose au relativisme, et interdit une connaissance vraie. On comprend que, du point de vue scientifique, distinguer une époque comme l'Holocène puisse déjà poser problème, et il y a toute raison d'être réticent vis-à-vis de l'Anthropocène : le monde est trop vieux, trop grand, trop vaste, trop complexe, pour que l'homme puisse en être la mesure. Mais ce qui n'est qu'une simple expérience de probité scientifique (méfions-nous de notre tendance à mettre de l'humain partout) peut se transformer, dans le contexte de la dégradation environnementale et des menaces que fait peser le changement climatique sur la poursuite des activités humaines, et, plus généralement, de la vie sur terre, en argument de déni du caractère anthropique de cette détérioration : à contempler la profondeur des temps, l'immensité de l'espace, et la place dérisoire qu'y occupent les humains, on en vient à trouver ridicule de vouloir s'arroger la responsabilité d'effets dont l'humanité, dans sa petitesse, est bien incapable<sup>10</sup>.

C'est justement pour contrer ce genre d'argument enrôlé au service du refus de l'action écologique, de la poursuite du *business as usual* dans le plus grand intérêt de ceux qui profitent de l'exploitation des énergies fossiles, que le GIEC s'est employé, dans ses rapports successifs, à établir que la modification en cours du climat est le résultat d'actions humaines. Lier la proposition de l'Anthropocène, telle qu'elle a été présentée en 2000 par Eugene Stoermer et Paul Crutzen<sup>11</sup>, à la reconnaissance que l'humanité est devenue la principale force géologique agissante sur terre, c'est, de la même façon, considérer conjointement ce que la prudence scientifique a l'habitude de séparer : l'étude de la nature et celle des actions humaines.

---

10. Michael Northcott, « Eschatology in the Anthropocene : from the *chronos* of deep time to the *kairos* of the age of humans », dans Clive Hamilton, Christophe Bonneuil, François Gemenne (eds), *The Anthropocene and the Global Environmental Crisis. Rethinking Modernity in a New Epoch*, Londres, Routledge, 2009, p. 108.

11. Paul J. Crutzen, Eugene F. Stoermer, « The Anthropocene », *Global Change Newsletter. IGBP*, 41, 2000, p. 17-18.

Reposant sur des études scientifiques, mais faisant appel à une conviction militante (la nécessité d'agir contre les dégradations de l'environnement) la proposition de l'Anthropocène va à l'encontre des habitudes de méfiance de la communauté scientifique à l'égard de l'anthropocentrisme. En faisant se rencontrer l'immensité des temps géologiques et la brièveté, très circonscrite, des temps humains, elle expose l'humilité scientifique à accorder à l'humanité une importance démesurée. Pour que cette contraction des temps puisse avoir un sens, il faut qu'elle débouche sur l'action. L'Anthropocène fait appel à des données scientifiques, mais il ne peut s'y réduire : admettre l'appellation n'engage pas seulement le jugement sur ce qui s'est passé, mais conduit à se projeter dans l'avenir. C'est pourquoi, comme le remarque Michael Northcott, l'Anthropocène et son récit faisant de la révolution industrielle le début d'une nouvelle époque est plus proche de la science-fiction que de la science<sup>12</sup>. Il s'agit moins d'une étude de ce qui existe, que d'une archéologie du futur, où, vu depuis des temps éloignés, notre avenir immédiat prend la forme d'un passé. C'est ainsi que Dale Jamieson, philosophe environnemental, ne se contente pas d'écrire sur l'éthique des vertus qui conviennent à l'Anthropocène, il publie, avec Bonnie Nadzam, *Love in the Anthropocene*, qui réunit cinq récits de fiction sur une terre où il fait tellement chaud que l'on ne peut plus vivre dehors sans protection, et où la technique a tellement tout envahi que toute différence en vient à s'effacer non seulement entre l'artificiel et le naturel mais même entre le virtuel et le réel<sup>13</sup>.

Faut-il vraiment se résigner à la fin de la nature ?

### La résistance du dualisme

Du côté des sciences humaines et sociales, qui ont accueilli avec beaucoup plus d'enthousiasme que les scientifiques la proposition de baptiser une nouvelle époque du nom des humains, la leçon de l'Anthropocène semble entendue. Elle nous met au défi de réexaminer la modernité et les catégories autour desquelles celle-ci s'est construite : la séparation entre nature et société, l'injonction faite

---

12. Michael Northcott, « Eschatology in the Anthropocene », dans Clive Hamilton, Christophe Bonneuil, François Gemenne (eds), *The Anthropocene and the Global Environmental Crisis. Rethinking Modernity in a New Epoch*, op. cit., p. 105.

13. Dale Jamieson, Bonnie Nadzam, *Love in the Anthropocene*, New York (N. Y.), OR Books, 2015.



d'expliquer le social à partir du social. Dès 1990, Michel Serres l'affirme clairement dans *Le Contrat naturel* : « L'histoire globale entre dans la nature ; la nature globale entre dans l'histoire : voilà de l'inédit en philosophie<sup>14</sup>. » Quelques années plus tard, Dipesh Chakrabarty expose ses « quatre thèses sur le climat » et constate, lui aussi, l'abandon des partages. L'humanité est devenue une « force géophysique », et « les origines anthropogéniques du changement global signent la ruine de la distinction humaniste classique entre histoire naturelle et histoire humaine »<sup>15</sup>. Nous devons cesser de nous mettre à part de l'ensemble de la nature, l'humanité doit se considérer comme une espèce biologique. En tant qu'il réserve aux seuls humains la dignité morale, l'anthropocentrisme a pour condition le dualisme de l'homme et de la nature, l'Anthropocène qui le met en cause, en sape les bases. L'Anthropocène n'exalte pas notre puissance, il nous révèle notre impuissance.

Nous ne sommes pas devenus une force géologique de propos délibéré, nous sommes confrontés aux effets non intentionnels de nos actions. Ils nous ont surpris et nous avons eu du mal à les admettre. Ainsi interprété, l'Anthropocène (comme nom donné à la prise en masse de ces effets) est compatible avec les remarques conclusives de Lévi-Strauss, dans *Tristes tropiques*. Si le monde a précédé l'homme et lui survivra, c'est que celui-ci n'en est qu'une partie, et qu'il en accomplit la tendance globale. Il n'est qu'un agent involontaire dans le mouvement général vers un désordre croissant, « si bien que la civilisation, prise dans son ensemble peut être décrite comme un mécanisme prodigieusement complexe où nous serions tentés de voir la chance qu'a notre univers de survivre, si sa fonction n'était de fabriquer ce que les physiciens appellent entropie, c'est-à-dire de l'inertie<sup>16</sup> ».

Replacée dans le mouvement global de l'entropie croissante, l'humanité ferait bien de tenir compte du changement d'époque et d'apprendre l'humilité. L'Anthropocène n'est pas l'ère du triomphe de l'humanité, celle-ci ne fait qu'accélérer un mouvement qui va vers sa chute. Certes, il existe bien un courant d'interprétation opposé qui préconise de lutter contre le changement climatique,

14. Michel Serres, *Le Contrat naturel*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1992, p. 18.

15. Dipesh Chakrabarty, « The climate of history : four theses », *Critical Inquiry*, 35 (2), 2009, p. 197-222 [trad. fr. « Le climat de l'histoire : quatre thèses », *La Revue internationale des livres et des idées*, 15, janvier 2010].

16. Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, op. cit., p. 443.

en manipulant, par la géo-ingénierie, l'ensemble du système Terre. Mais il semble ignorer la leçon principale de l'Anthropocène et reposer sur un contresens. Qu'est-ce en effet que la prétention à modifier la température en projetant dans l'atmosphère des particules de soufre, ou en ensemençant les océans avec du fer, sinon la poursuite, au niveau global, de l'entreprise moderne d'une domination par la technique d'une nature prévisible. La géo-ingénierie poursuit, au niveau planétaire, l'entreprise moderne de domination par la technique d'une nature prévisible. Ses présupposés sont toujours ceux de la modernité, ceux de l'identification du savoir et du pouvoir, et elle en conserve l'ambition en la portant au niveau planétaire quitte à la continuer dans l'espace.

Pour cette interprétation optimiste de l'Anthropocène, l'humanité a peut-être agi comme une force aveugle pendant la révolution industrielle, avec des conséquences désastreuses, mais il lui appartient de s'élever à la conscience d'elle-même et de voir dans la situation présente la possibilité de mener à bien sa destinée qui est de prendre le contrôle du système Terre, créant ainsi les conditions d'un « bon Anthropocène ». C'est celui que promeuvent les écomodernistes du *Breakthrough Institute*, créé en 2010, par Ted Nordhaus et Michael Schellenberg, après l'échec de la conférence de Copenhague<sup>17</sup>. Cette vision prométhéenne ne s'illusionne-t-elle pas sur notre puissance, au lieu de reconnaître notre impuissance ? Ne projette-t-elle pas de continuer l'entreprise de l'Holocène, passant à côté de ce que signifie l'Anthropocène : la fin de la modernité ?

Mais cette interprétation existe et on ne peut pas l'écarter. Pour que l'Holocène, de simple période interglaciaire, devienne une époque séparée, il a fallu accorder à l'homme et à ses œuvres une attention spéciale. Pourquoi ne pas faire commencer avec l'Holocène une entreprise humaine qui se poursuit dans l'Anthropocène ? Il n'y aurait plus de raison de distinguer entre Holocène et Anthropocène : les hommes en sont toujours les « héros<sup>18</sup> ». C'est ce que suggère la proposition de William Rudimann, qui est de faire commencer l'Anthropocène avec l'agriculture (dont les traces

---

17. Christophe Bonneuil, « The geological turn : narratives of the Anthropocene », dans Clive Hamilton, Christophe Bonneuil, François Gemenne (eds), *The Anthropocene and the Global Environmental Crisis. Rethinking Modernity in a New Epoch*, op. cit., p. 25.

18. C'est le sous-titre du livre de Claude Lorius et Laurent Carpentier sur l'Anthropocène, *Cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*, op. cit.

humaines sont repérables)<sup>19</sup>. C'est une façon de voir la continuité d'un projet prométhéen, d'un processus de maîtrise qui remonte au moins au néolithique et que n'interrompt que très temporairement l'effet négatif de la combustion des gaz fossiles, et qu'il est possible de reprendre grâce à un contrôle technique.

Dans la proposition de l'Anthropocène, la géo-ingénierie n'est pas une excroissance parasite étrangère à l'intention qui l'anime, elle y appartient constitutivement. Crutzen, l'un des deux promoteurs de l'appellation, l'est aussi de la géo-ingénierie, dont il énonce, dès 2002, qu'elle fait partie des tâches ardues qui attendent l'humanité à l'ère de l'Anthropocène : il faudra envisager des accords internationaux permettant une géo-ingénierie à l'échelle globale, notamment pour « optimiser » le climat.<sup>20</sup>

Si Crutzen peut être à la fois celui qui veut attirer l'attention sur l'époque nouvelle dans laquelle est entrée l'humanité et proposer la maîtrise technique comme un moyen adéquat de répondre aux défis de cette époque, cela s'explique par le contexte dans lequel s'élaborent les connaissances globales dont l'Anthropocène fait le récit. Comme l'ont montré Christophe Bonneuil et Pierre de Jouvincourt, Crutzen s'est formé dans la culture de guerre froide de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, celle où le développement d'un savoir global de la terre est inséparable de la volonté de faire de la terre entière le théâtre d'interventions militaires. S'il est possible, pour le GIEC, de synthétiser un ensemble global de données homogènes sur le climat mondial, c'est parce que, dès les années 1950, il devient évident, pour l'armée américaine que la prochaine guerre passera par la manipulation du climat. Avant d'être l'objet d'une consultation inquiète, le climat a été la visée d'une ambition militaire : ceci a permis cela. Cela ne veut pas dire que ceci soit identique à cela, que les conférences sur le climat soient une stratégie militaire. Mais cela veut dire que ceci n'est pas étranger à cela. Autour de 1980, Crutzen a participé à un

---

19. William F. Rudimann, *Plows, Plagues and Petroleum. How Humans Took Control of Climate*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2005, cité par Michael Northcott, « Eschatology in the Anthropocene », dans Clive Hamilton, Christophe Bonneuil, François Gemenne (eds), *The Anthropocene and the Global Environmental Crisis. Rethinking Modernity in a New Epoch*, op. cit., p. 103.

20. Paul Crutzen, « Geology of mankind », *Nature*, 415, 2002, p. 23, cité par Christophe Bonneuil, « The geological turn : narratives of the Anthropocene », dans Clive Hamilton, Christophe Bonneuil, François Gemenne (eds), *The Anthropocene and the Global Environmental Crisis. Rethinking Modernity in a New Epoch*, op. cit., p. 23.

scénario global d'évaluation des conséquences climatiques d'une guerre nucléaire, et c'est dans la même culture d'une manipulation globale, qu'il propose de s'opposer par la géo-ingénierie aux conséquences nocives du changement climatique<sup>21</sup>.

Il existe plusieurs récits de l'Anthropocène<sup>22</sup>, qui se distribuent, en gros, autour de deux pôles : l'un est celui, catastrophiste, qui dit le changement radical d'époque, la fin de la stabilité, la possibilité des *tipping points*, des points de basculement, qui précipitent dans la dégradation de la situation ; l'autre est le pôle du « bon Anthropocène » de la possibilité, grâce à la technique, de renverser en notre faveur une situation mal engagée. On aurait tort de penser qu'il s'agit de deux interprétations opposées, l'une fidèle à l'intention qui a présidé à la proposition de l'Anthropocène (celle qui insiste sur le changement d'époque, et l'impuissance des humains à revenir en arrière) et l'autre (celle du « bon Anthropocène ») qui méconnaîtrait la nouveauté de la situation en prétendant pouvoir en venir à bout, et ne ferait qu'aggraver le désastre<sup>23</sup>. Comme le montre l'exemple de Crutzen, les deux interprétations, pour opposées qu'elles puissent paraître, sont étroitement liées, on peut très facilement passer de l'une à l'autre. On pourrait prendre l'image du culbuto : l'Anthropocène, si on le pousse un peu, bascule du côté du catastrophisme, mais laissé à lui-même, il revient sur la position géo-ingénierie du « bon Anthropocène ».

On peut voir ainsi la prégnance d'un dualisme dont on ne vient pas à bout si facilement. Lorsque Jason Moore, un des critiques marxistes de l'Anthropocène, reproche à ce terme d'être « dualiste »<sup>24</sup>, on est un peu surpris : l'Anthropocène ne marque-t-il pas la fin du dualisme, la reconnaissance que nous ne pouvons plus penser séparément l'homme et la société ? Il n'a cependant pas tort. « L'humanité est-elle en train d'écraser les grandes forces naturelles<sup>25</sup> ? » En relevant la présentation que

21. Christophe Bonneuil, Pierre de Jouvaucourt, « En finir avec l'épopée. Récit, géo-pouvoir et sujets de l'Anthropocène », dans Émilie Hache (dir.), *De l'univers clos au monde infini*, Paris, Dehors, 2014, p. 101.

22. Christophe Bonneuil, « The geological turn : narratives of the Anthropocene », art. cité.

23. Voir la critique de Clive Hamilton, *Les Apprentis sorciers du climat, Raison et déraison de la géo-ingénierie*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2013.

24. Jason Moore, *Capitalism in the Web of Life. Ecology and the Accumulation of Capital*, New York (N. Y.), Verso, 2015, p. 25.

25. Stephen Will, Paul J. Crutzen, John R. McNeill, « The Anthropocene : are humans now overwhelming the great forces of nature ? », *Ambio*, 36 (8), 2007, p. 614-621.

fait de l'Anthropocène l'un de ses promoteurs, Will Steffen, Jason Moore en épingle le dualisme : c'est l'humanité qui vient à bout de la nature.

Et c'est bien cette vision dualiste qui l'emporte, à l'encontre de ce que préconisait Chakrabarty. Dire que l'humanité est devenue la principale force géologique, ce n'est pas la résorber dans la nature, c'est la poser en face de la nature, comme un agent actif. Ceux qui se laissent ainsi aller au dualisme sont peut-être entraînés par la force du langage. Ils ont aussi, à parler ainsi, toutes sortes d'avantages. Que l'impact des actions humaines ne soit pas intentionnel n'empêche pas qu'il s'agisse de conséquences de décisions humaines, de la volonté humaine. Et avec la volonté, vient la responsabilité. Telle est l'interprétation qui se dégage de la présentation que fait Jean-Luc Porquet dans un livre qui vise à attirer l'attention du grand public sur l'érosion de la biodiversité : « Puisque l'homme est aujourd'hui le principal maître d'œuvre de la planète, il doit assumer entièrement ses responsabilités<sup>26</sup>. »

Si l'on veut encourager l'action écologique, il faut affirmer la responsabilité humaine, et maintenir le minimum de dualisme qui permet de faire de l'homme le destinataire d'une injonction à agir volontairement. Sans doute. Mais ce dualisme ne se situe pas seulement à un niveau moral. Du moment où l'on comprend le poids des impacts anthropiques en termes de puissance humaine de faire, on ne peut que le présenter dans des termes dualistes. L'expression de « maître d'œuvre » incline à une vision technique de l'action écologique, ce qui va dans le sens du bon Anthropocène. On passe alors, sans transition nette, du récit moderne de l'emprise de l'homme sur la nature, à l'ambition postmoderne (ou hypermoderne) d'une nature totalement humanisée par la technique, tant et si bien que technique et nature ne sont plus discernables et que l'on peut parler de fin de la nature. Le dualisme fort se change alors en monisme : la terre est de part en part humanisée. C'est la position écomoderniste, qui confie aux hommes la gestion d'une techno-nature hybride<sup>27</sup>. Une telle conception est tout à fait compatible avec le récit transhumaniste. Dans *The Future of Humanity*, Nick Bostrom envisage quatre avenir

26. Jean-Luc Porquet, *Lettre au dernier grand pingouin*, Paris, Gallimard, 2016, p. 67.

27. Christophe Bonneuil, « The geological turn : narratives of the Anthropocene », art. cité.

possibles<sup>28</sup>. Les trois premiers pourraient figurer dans des récits de décroissance écologique. Ce sont ceux : 1) de l'extinction de l'espèce humaine ; 2) de l'effondrement récurrent (une série de catastrophes qui jalonnent le déclin) ; 3) de la stase (état d'équilibre et de plateau). Le quatrième récit apporte la solution transhumaniste d'une amélioration progressive par auto-transformation de l'humain. Elle est parfaitement compatible avec l'écomodernisme. Loin d'être des univers parallèles qui s'ignorent l'un l'autre, catastrophisme et posthumanisme peuvent très bien se rencontrer dans un même récit.

Telle est, remarque Daniel Hartley, l'« ironie » de l'Anthropocène et de son discours. Élaboré pour dire la fusion de l'homme et de la nature, il en reconduit et même en accentue la séparation dualiste<sup>29</sup>. Selon Chakrabarty, avec l'Anthropocène, nous devrions nous préparer à être réveillés par le choc de la reconnaissance de l'altérité (*otherness*) de la planète<sup>30</sup>. C'est le contraire qui se produit. *Love in the Anthropocene*, le roman de science-fiction de Jamieson et Nadzam présente, sur fond d'un imaginaire technologique qui est celui de l'écomodernisme et des nouvelles technologies, une terre complètement transformée par la présence humaine : des villes sous cloche protègent leurs habitants d'un climat devenu impossible, un gardien est spécialement affecté au dernier tigre vivant, dont toutes les données sont recueillies pour être insérées dans les gènes d'animaux manipulés à cet effet. Toute altérité naturelle a disparu. Et c'est bien pour cela que la question de savoir si l'amour est possible dans l'Anthropocène est posée. Si l'amour naît de la reconnaissance d'une autre existence que la nôtre, de sa réalité, comment l'amour pourrait-il être possible là où l'altérité a disparu, là où la distinction entre le virtuel et le réel est de plus en plus difficile à faire<sup>31</sup> ?

Ce qui distingue les différentes versions de l'Anthropocène, est-ce seulement le regard, optimiste ou pessimiste, que l'on porte

---

28. Nick Bostrom, *The Future of Humanity*, dans Gilbert Hottois, *Le transhumanisme est-il un humanisme ?*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2014, p. 43-44.

29. Daniel Hartley, « Anthropocene, Capitalocene and the problem of culture », dans Jason Moore (ed.), *Anthropocene or Capitalocene, Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, op. cit., p. 165.

30. Dipesh Chakrabarty, « The Anthropocene and histories », dans Clive Hamilton, Christophe Bonneuil, François Gemenne (eds), *The Anthropocene and the Global Environmental Crisis. Rethinking Modernity in a New Epoch*, op. cit., p. 55.

31. Dale Jamieson, Bonnie Nadzam, *Love in the Anthropocene*, op. cit.

sur la fin de la nature ? Jamieson et Nadzam, à la différence de ceux qui se réjouissent de vivre au milieu des hybrides, nous font éprouver le deuil de la nature. Cela suppose de maintenir un minimum de dualisme. Surtout, ils insistent sur la fracture sociale qui accompagne cette perte : si certains sont à l'abri des dômes urbains, d'autres survivent difficilement dans des camps de réfugiés, en conséquence de la hausse du niveau des mers, les SDF sont brutalement expulsés des grandes villes et déportés à l'intérieur des terres. Ce tableau social n'est-il pas ce qui manque à la plupart des présentations de l'Anthropocène ? Si, comme le fait remarquer Justin McBrien, la géo-ingénierie et le catastrophisme ne sont que les deux revers d'une même médaille<sup>32</sup>, n'est-ce pas que, dans les deux cas, ces récits de l'Anthropocène s'en tiennent à une vision technique, et envisagent l'humanité comme un ensemble homogène ? Il importe donc de prendre en considération la critique sociale de l'anthropocentrisme – ou de l'humanisme – de l'Anthropocène, celle qui se fait au nom du Capitalocène.

### **Anthropocène ou Capitalocène ? La critique sociale de la naturalisation de l'humanité**

En 1973, dans une conférence prononcée à Strasbourg sur « la question de l'écologie », à la suite du choc provoqué par le rapport Meadows (sur l'épuisement des ressources et l'impossibilité de poursuivre, telle quelle, la croissance économique), Georges Canguilhem s'inquiétait qu'à trop se préoccuper d'écologie et de rapport à la nature, on en ignore la dimension sociale, « dissimulant, sous les apparences d'une rupture d'équilibre biologique la crise d'un système de rapports économiques de production<sup>33</sup> ». C'est la même critique d'une naturalisation qui occulte les médiations sociales que l'on voit à l'œuvre dans la mise en cause de l'Anthropocène, à partir, le plus souvent, d'arguments inspirés du marxisme. La critique vise aussi bien la réduction de l'humanité à une espèce biologique (telle que la propose Chakrabarty) que

32. « *Deep ecology and geoengineering are two sides of the same coin* », Justin McBrien « Accumulating Extinction. Planetary Catastrophism in the Necroocene », dans Jason Moore (ed.), *Anthropocene or Capitalocene, Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, *op. cit.*, p. 135.

33. Georges Canguilhem, « La question de l'écologie. La technique ou la vie », conférence prononcée à Strasbourg en 1973, publiée dans la revue *Dialogue*, mars 1974, p. 37-44, jointe en annexe du livre de François Dagognet, *Considérations sur l'idée de nature*, Paris, Vrin, 2000, p. 187.

l'abstraction d'une humanité envisagée, dans son universalité, comme le sujet historique d'une entreprise unique<sup>34</sup>.

L'idée de cette critique est qu'en baptisant anthropos une époque géologique on fait de l'humanité tout entière, dans sa profondeur historique comme dans sa dispersion spatiale, le sujet unifié de l'histoire de l'altération de la terre (une histoire que l'on peut très bien faire remonter au néolithique). Or l'humanité (comme espèce biologique ou comme genre historique) n'existe pas, il y a des formations sociales, il y a une histoire sociale, différenciée et conflictuelle. La critique vise la dimension idéologique de cette naturalisation, elle cherche à montrer à qui profite l'occultation des médiations sociales.

La plus manifeste porte sur la responsabilité du changement en cours. Parler d'Anthropocène, c'est rendre l'humanité, dans son ensemble, responsable de la dégradation actuelle de la situation environnementale. Or ce n'est pas le cas : les différentes populations du monde n'ont pas participé de façon égale au processus qui a abouti à la situation présente. C'est le résultat d'un développement industriel et commercial qui a commencé en Occident, dont l'Occident est encore très largement le moteur, et qui a été porté par un certain type d'organisation sociale et économique. Plutôt que d'Anthropocène, il vaudrait mieux parler de Capitalocène, cela permettrait d'affecter les responsabilités. Et c'est bien le problème que posent les négociations autour du changement climatique : le principe des « responsabilités communes mais différenciées », reconnu dès la Convention cadre de Rio sur le changement climatique (1992) et répété depuis, est toujours aussi difficile à appliquer.

Mais, dans l'appellation d'Anthropocène, il n'y a pas seulement une occultation de la différenciation sociale qui interdit de faire de l'humanité un sujet unique, il y a également une naturalisation du développement technique qui a conduit à la situation présente, comme si ce développement procédait de la nature humaine : c'est une forme de déterminisme technologique. Sans doute échappet-on à cette naturalisation en ne renvoyant pas les problèmes actuels à l'*Homo faber*, en général, mais à la société industrielle : le champ de l'investigation historique est alors circonscrit. Ce n'est

---

34. Voir, notamment, les travaux de Jason Moore, Alf Hornborg, Andreas Malm, et en français Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013 et 2016 (pour des chapitres inédits), ainsi que le dossier d'*Actuel Marx*, 61, « Marxismes écologiques », 2017.



pas suffisant, pour Jason Moore. Faire procéder la crise écologique mondiale de la société industrielle revient à s'en tenir une représentation superficielle des moteurs et des conséquences de l'industrialisation, même assortie d'un contenu social. Ainsi abordé, le changement climatique commence en 1800, en Angleterre, avec Watts et la machine à vapeur. Ce n'est pas Capitalocène qu'il faut l'appeler, mais Anglocène ou Britannocène, voire Technocène. Ce qui est, encore une fois, reconnaître la toute-puissance de la technique et en faire le moteur unique du changement alors même qu'on en dénonce les effets.

C'est cette fixation sur le carbone, qui prend place dans un récit monolithique (Moore parle même de « fétichisme du carbone »), cette histoire principalement technique d'un capitalisme réduit à l'industrialisation, que l'on fait, de façon très européo-centrique, débiter en 1800 en Angleterre, que Jason Moore rejette. L'histoire du Capitalocène qu'il veut faire est celle de l'écologie-monde, elle commence avec « le long xvi<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup> » (1450-1640). Cela le conduit à décentrer l'histoire mondiale de l'écologie, en ne s'en tenant pas au seul développement technique au cœur des métropoles occidentales, mais en montrant, avec la conquête coloniale puis la domination impérialiste, une entreprise de mise au travail, indistinctement, de la nature, des populations autochtones et de leur environnement. Cette mainmise sur les « natures bon marché » (*cheap nature*), sans laquelle le capitalisme n'existerait pas et qui interdit de le réduire à la seule captation de la plus-value des travailleurs salariés, permet de comprendre quelle est la logique à l'œuvre dans la poursuite de ce que l'on nomme l'Anthropocène, et qu'il faut voir comme un Capitalocène : une entreprise de domestication du monde, qui a commencé avec la colonisation et se poursuit dans les technologies récentes. Avec les nanotechnologies et l'idée qu'il reste de la place tout en bas pour une mise au travail de la matière à des niveaux moléculaires, avec la biologie de synthèse et les manipulations biologiques qui ont pour ambition de se substituer à l'évolution, c'est la même entreprise capitaliste qui se poursuit, même si elle a de plus en plus de mal à le faire à « bon marché ». Voir dans l'Anthropocène la réalité d'un Capitalocène à l'œuvre, c'est mieux comprendre pourquoi, dans

---

35. Jason Moore, *Capitalism in the Web of Life. Ecology and the Accumulation of Capital*, op. cit. ; « The rise of cheap nature », dans Jason Moore (ed.), *Anthropocene or Capitalocene, Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, op. cit., p. 78-115.

les différentes versions de l'Anthropocène, c'est finalement la plus techniciste qui l'emporte.

Montrer comment, dans l'universalité prétendue de l'Anthropocène, c'est un Capitalocène qui est à l'œuvre, ne conduit pas seulement à désigner les responsables de la situation actuelle, cela permet également de comprendre, comment, si l'on ne fait rien, le mouvement en cours va se poursuivre, et qui en profitera. Mais, si un petit nombre en tirera profit, le plus grand nombre souffrira de la poursuite du Capitalocène et, de ce point de vue, on n'a pas tout à fait tort de parler, globalement, d'Anthropocène. C'est la grande différence entre la critique classique de l'universalisme abstrait de l'humanité et la critique présente de l'Anthropocène. Classiquement, les marxistes reprochent à l'universalisme du langage juridique (celui des droits de l'homme, notamment) de proclamer un universel qui, de fait, ne profite qu'à quelques-uns. On déclare solennellement que « les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits<sup>36</sup> », mais, pour pouvoir faire valoir ces droits et en jouir, il est préférable d'être adulte, blanc, mâle, et propriétaire. Cela laisse cependant à tous les autres (peuples de couleur, femmes, enfants, tous ceux qui ne disposent que de leur corps) la possibilité de revendiquer pour pouvoir jouir des mêmes droits. Ce n'est pas la même chose avec l'Anthropocène. Sans doute est-ce à tort que l'on prétend attribuer également à toute l'humanité la responsabilité de la situation actuelle. En revanche, nul être humain n'échappera aux conséquences de la situation environnementale. Il y a même pire. Que tous soient affectés ne signifie pas que tous le sont ou le seront également. L'injustice criante de la situation environnementale, notamment du changement climatique, est que ce sont ceux qui y ont le moins contribué qui sont les plus vulnérables aux impacts et les moins résilients. Parler d'Anthropocène, en conséquence, ce n'est pas seulement dissimuler les responsabilités, c'est proclamer, assez cyniquement, que le poids des conséquences portera bien sur l'ensemble de l'humanité, et pour une durée indéfinie, tout en dissimulant que tous n'en souffriront pas également.

L'Anthropocène, ou l'ère où l'humanité tout entière est exposée aux conséquences d'une situation qu'une petite partie d'elle a créée. Mais prendre en considération les victimes, c'est faire apparaître

---

36. Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, article 1.

que les humains ne sont pas seuls à être affectés par la situation, qu'une bonne partie de la biodiversité en souffre et en souffrira.

Alors faut-il abandonner un terme décidément trop anthropocentrique, de quelque côté qu'on le prenne ?

### Que faire de l'Anthropocène ?

Ignoré par ceux qui voient tout au plus dans les questions environnementales des phénomènes sectoriels, récupéré par ceux qui y trouvent la possibilité de manipuler le globe et de consolider notre emprise technique sur la terre, l'Anthropocène est-il un terme dont il faut se méfier, voire qu'il serait préférable d'abandonner ?

Il est sans doute mal nommé. Pourquoi ajouter une époque des humains (Anthropocène), quand il y en a déjà une qui mérite ce nom, à savoir l'Holocène ? Cela entretient entre les deux époques une confusion qui peut conduire à faire démarrer l'Anthropocène douze mille ans plus tôt, ce qui est mettre l'accent sur la continuité de l'entreprise de la domestication du monde alors commencée et encourager à la poursuivre. Il faut donc, si l'on veut maintenir la différence et marquer le changement que représente l'entrée dans l'Anthropocène, l'appréhender comme autre chose que l'ère des humains. C'est ce que fait Bruno Latour, en affirmant que « si certains se préparent à vivre comme des Terriens dans l'Anthropocène, d'autres ont décidé de rester humains dans l'Holocène<sup>37</sup> ». Mais cela suffit-il pour faire de l'Anthropocène ce que l'on voudrait qu'il soit : l'horizon où l'action écologique prend sens ?

Donna Haraway n'en est pas convaincue et, revenant sur la déclaration de Latour, elle en montre l'insuffisance : « Si les Humains vivent dans l'histoire et que les Terriens assument leur tâche à l'intérieur de l'Anthropocène, les posthumains (et les post-humanistes, qui sont un groupe entièrement différent) qui semblent avoir émigré dans l'Anthropocène sont bien trop nombreux à mon goût<sup>38</sup>. » Passer des humains aux Terriens, comme le fait Bruno

37. « *Some are readying themselves to live as Earthbound in the Anthropocene ; others decided to remain as Humans in the Holocene* », Bruno Latour, « War and peace in an age of ecological conflicts », Lecture, Peter Wall Institute, University of British Columbia, cité (en anglais) par Donna Haraway, *Staying with the Trouble. Making Kin with the Chthulucene*, op. cit., p. 41.

38. « *If Humans live in history and the earthbound take up their task within the Anthropocene, too many Posthumans (and posthumanists, another gathering altogether) seem to have emigrated to the Anthropocene for my taste* » (Donna Haraway, *Staying with the Trouble. Making Kin with the Chthulucene*, op. cit., p. 50).

Latour, ne suffit pas à nettement séparer l'Holocène et l'Anthropocène. Quitte à prendre ses distances avec les (post)humains, et à peupler l'époque actuelle de terriens, Haraway propose une autre appellation, celle de « Chthulucène », néologisme qui allie la référence à la terre (du grec *kthôn*, « terre ») au nom vernaculaire d'une araignée de Californie centrale, *Pimoides chthulu*, une habitante non humaine de la terre<sup>39</sup>. Façon de rappeler que celle-ci n'est pas réservée aux seuls humains, même si les conséquences de la présence des humains se font lourdement sentir.

Quels que puissent être les mérites de l'appellation de Chthulucène, il y a fort peu de chances qu'il se substitue à celui de l'Anthropocène. Pas plus que celle de Capitalocène. Les deux appellations ne proposent pas des solutions de rechange, elles attirent toutes deux l'attention, de façon symétrique et nullement exclusive<sup>40</sup>, sur les défauts de l'appellation de l'Anthropocène, tentant de faire en sorte que le « trop d'humain » n'absorbe pas ce qui s'y dit de l'« humain », jusqu'à en inverser le sens. Parler de Capitalocène, c'est attirer l'attention sur la dimension sociale, conflictuelle et posant des problèmes de justice de la situation présente. C'est donc mettre en cause la naturalisation à laquelle conduit une vision techniciste (que ce soit en termes d'*Homo faber* ou de société industrielle) de la société. Sans doute l'Anthropocène prend-il le relais des grands récits (le peuple, la nation, la race) de la modernité, mais à la différence de ceux-ci, il ne s'agit pas d'une histoire sociale, culturelle ou politique. C'est l'histoire de la techno-science. Relevant non de la science, mais de la science-fiction les récits de l'Anthropocène sont ceux d'une époque où l'imaginaire technologique, naturalisé, a pris le pas sur l'imaginaire politique et social<sup>41</sup>.

Parler de Chthulucène, c'est attirer l'attention sur ce que l'humanité affirmée de l'Anthropocène masque : l'altérité qui demeure, celle de la communauté des vivants qui ne comprend pas que les humains, celle de la terre surtout, qui n'est pas entièrement technicisée, hybridisée. L'étrangeté du mot Chthulucène nous rappelle ce que l'on voudrait que dise l'Anthropocène : qu'il y a eu un changement, que ce changement est global et, à l'échelle humaine, irréversible.

39. *Ibid.*, p. 31.

40. La présentation par Donna Haraway du chthulucène dans *Staying with the Trouble* est reprise, sous ce même titre, dans le collectif dirigé par Jason Moore, *Anthropocene or Capitalocene, Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, op. cit., p. 34-76.

41. Catherine Larrère, Raphaël Larrère, *Bulles technologiques*, Marseille, Wildproject, 2017.

Le changement a eu lieu : nous ne reviendrons pas à l'Holocène. Pour caractériser celui-ci et tenter de comprendre la différence avec l'Anthropocène, on peut citer Montesquieu : « Les hommes, par leurs soins et par de bonnes lois, ont rendu la terre plus propre à être leur demeure », écrit-il dans *l'Esprit des lois*<sup>42</sup>. Il n'y a là aucun triomphalisme prométhéen, il n'est pas question d'empire, de conquête ou de maîtrise. Ce n'est même pas une appropriation, plutôt une façon de vivre agréablement, d'habiter la terre. Ce n'est pas le résultat de la seule technique, mais de « soins » et de « bonnes lois ». On n'est pas dans le dualisme, la nature n'est pas soumise, elle conserve sa capacité propre à agir. Présentant quelques-uns de ces aménagements, portant sur le régime des eaux, Montesquieu les commente : « Nous voyons couler les rivières, là où étaient des lacs et des marais ; c'est un bien que la nature n'a point fait, mais qui est entretenu par la nature<sup>43</sup>. »

Voilà ce qui a changé. L'optimisme de Montesquieu n'est plus de mise. Entre la terre et nous la situation n'est plus de paisible coopération, où la terre nous fait – *sua sponte* pourrait-on dire – du bien. Pour présenter la situation écologique de l'Anthropocène, on pourrait, en reprenant Montesquieu, dire : « C'est un mal que la nature n'a pas fait, mais qui est poursuivi par la nature. » La terre ne nous rend plus le bien que nous ne lui faisons plus, mais elle ne cesse pas d'avoir sa capacité d'action propre. Le monde survivra à l'espèce humaine, mais il est possible qu'il porte encore les traces des dégradations infligées par celle-ci. L'humanité, cependant, sera alors devenue étrangère à la causalité qu'elle a mise en action, révélant le caractère contingent de cette intervention. Telle est, sans doute ce que Chakrabarty voudrait que l'on reconnaisse avec l'Anthropocène : l'altérité de la nature. Mais le terme d'Anthropocène le dit mal. Il suggérerait plutôt le contraire, et c'est là toute son ambiguïté.

---

42. Montesquieu, *De l'esprit des lois*, livre XVIII, chap. VII, Paris, Garnier, 1973, p. 306.

43. *Ibid.*, p. 307.